

Contrairement à quelques idées reçues auxquelles tous mes collègues sont confrontés au cours de leur carrière, la traduction ne se résume pas à traduire des mots, et elle n'est pas accessible à tous. Il ne suffit pas de parler deux langues pour savoir traduire, ni d'avoir un bon dictionnaire, ni d'avoir été hyper fort en version/thème à la fac, ni de très bien connaître le fils de la dame qui fait le ménage au British Council.

Traduire, c'est faire passer un *message* d'une langue à une autre. Cela nécessite plusieurs étapes dont aucune n'est superflue. Tout d'abord, il faut comprendre le texte d'origine. Cela paraît d'une évidence limpide ? Pourtant, ce n'est pas si simple : pour comprendre un texte ou un discours il ne suffit pas de connaître chacun des mots qui le constituent. Un texte est bien davantage que la somme de ses éléments sémantiques. (D'ailleurs, le grille-pain qui tambourine l'affriolante palourde n'amointrira pas les ossements du vélo de ma tante. Tous les mots de cette phrase vous sont connus, et pourtant son sens vous échappe. Je vous rassure : à moi aussi. Paroles, paroles, paroles...)

Pour qu'un texte existe, il faut avant tout qu'il ait un sens, un référent, un message à transmettre. Sinon, il ne s'agit que d'une liste de mots – ce qui est tout à fait traduisible, d'ailleurs, mais dont l'intérêt sémantique est sujet à caution (avec une dispense spéciale pour Prévert). Traduire des listes peut s'avérer

utile dans le domaine technique, lors de la description des éléments d'une machine-outil ou pour faire des inventaires. Dans le contexte de la traduction politique, qui est celle qui nous intéresse ici, on s'attache à restituer un discours humain cohérent portant un message destiné à être transmis.

Autre condition nécessaire pour traduire un texte ou un discours : connaître suffisamment la langue de son auteur, sa culture, son parcours, bref, savoir qui il est et posséder un bagage le plus exhaustif possible sur le locuteur. Pourquoi ? À cause d'un concept érigé au statut de mot magique par la communauté des traducteurs, sans lequel nous ne sommes rien : le *contexte*. Au même titre qu'une personne est influencée et façonnée par le cadre dans lequel elle évolue, un mot, une phrase, un discours entier n'ont de sens que relativement à leur contexte. Parce que selon qu'elle sera prononcée par un milliardaire américain parvenu à la fonction suprême ou, disons, un prof de gym ou votre kiné, la même phrase revêtira un sens tout à fait différent.

Traduire, c'est vouloir susciter dans sa langue (car le bon traducteur travaille vers sa langue maternelle) les sensations intellectuelles et affectives que le lecteur d'origine a éprouvées. Les deux cultures, celle de la langue de départ et celle de la langue d'arrivée, sont forcément différentes. Le même mot ne reflète pas toujours les mêmes réalités d'une langue à l'autre,

même lorsqu'il semble d'une simplicité totale et dénué de toute ambiguïté. (Exemple : dites « fromage » à un Français, il va imaginer un camembert (ou du comté, d'accord). Le concept va prendre une familiarité quotidienne, profondément ancrée dans son histoire. Dites *cheese* à un Américain, il va voir un aliment industriel sous cellophane qui ne suscitera ni les mêmes sensations, ni la même image (quant à l'odeur, n'en parlons même pas). Ça marche avec *pomodoro/tomato* dans un match Italie/Angleterre, disons, mais aussi avec des exemples qui ne se mangent pas : « université », un mot facile à traduire, se dit *university* en Grande-Bretagne, *college* aux États-Unis, mais recouvre des réalités bien différentes, etc.) Il est pourtant possible, le plus souvent, de trouver des équivalences de sens qui dépassent la forme et l'apparence des mots. Ce travail de reformulation vise à restituer le message le plus fidèlement possible en prenant en compte tous les éléments que je viens d'énoncer. C'est ça, le travail de la traductrice...

Prenons un exemple. Le 14 juillet 2017, Donald Trump, de passage à Paris à l'occasion de la fête nationale française, a rencontré la première dame de France, Brigitte Macron, et s'est exclamé : « *You're in such good shape!* » Puis, il s'est tourné vers le président français et il a répété : « *She's in such good physical shape!* » Enfin, il s'est retourné